

titutions de charité et de nos associations de secours suffiront à leur tâche, comme par le passé.

Et pour terminer, comme nous avons commencé, par un mot en faveur des passereaux de la ville, nous pensons que, cet hiver, les enfants des ouvriers auront assez de pain pour en jeter quelques miettes aux charmants petits pensionnaires de la Corporation.

A. ACHINTRE.

ECHOS DE PARTOUT

Trieste aura bientôt un Observatoire muni de tous les instruments d'astronomie et de météorologie les plus perfectionnés.

La Havane doit avoir bientôt une salle d'Opéra qui contiendra trois mille personnes. La construction, actuellement en cours d'exécution, sera probablement terminée en 1877.

Les Allemands, qui voudraient bien posséder un établissement semblable à notre manufacture de porcelaine de Sèvres, ont ouvert, à Cobourg, une exposition permanente de céramique. La plupart des fabricants et des collectionneurs des diverses contrées de ce pays ont envoyé des spécimens.

Au nombre des pensions concédées cette année par la Société des artistes dramatiques à ses sociétaires les plus anciens et les plus âgés, figurent celle de 500 francs à Mlle Déjazet, âgée de soixante-dix-sept ans et sociétaire depuis 1840, et une de même somme à Joseph Kelm, âgé de soixante-dix ans.

On sait que la fumée de cigare peut à la longue empoisonner le fumeur. Le chimiste Chevallier raconte qu'un jeune homme qui avait parié fumer douze cigares, fut pris de malaise au huitième, d'étourdissements et de frissons au neuvième, puis, au dixième, ces symptômes s'accrochèrent et se compliquèrent de douleurs d'entrailles et de vomissements. Reconduit chez lui, le jeune homme expira dans la nuit.

Andersen, le célèbre poète et conteur danois, est mort dans sa soixante-et-onzième année. Il était fils d'un petit cordonnier et ne dut qu'à lui-même ses connaissances littéraires. Auteur d'un grand nombre d'œuvres traduites dans toutes les langues, de contes goûtés de toutes les classes de lecteurs, il vit, en avril dernier, ses compatriotes célébrer sa soixante-dixième année par une fête nationale et par l'érection de sa statue sur l'une des places principales de la capitale danoise.

On a construit près de Glasgow une cheminée qui peut être considérée comme la plus élevée des édifices existants aujourd'hui. Cette cheminée se dresse en effet à 150 mètres au-dessus du sol, non compris les fondations de 43 mètres. Au ras de terre, le diamètre extérieur est de 10 mètres et au sommet de 3 mètres. Sa construction a exigé 1 million 400,000 briques, soit un poids de 7000 tonnes. Cette cheminée allait être terminée quand un ouragan lui fit perdre une partie de son équilibre et l'éloigna de la verticale d'environ 2 mètres. Pour la ramener dans la position normale, les ouvriers pratiquèrent de distance en distance, et du côté opposé à celui de l'inclinaison, douze entailles à la scie, et peu à peu la cheminée reprit sa direction perpendiculaire.

Le haut prix du parchemin en a de plus en plus restreint l'usage. Le papier parchemin, connu depuis plusieurs années et que l'on fabrique maintenant en grande quantité, par des procédés industriels, peut le remplacer dans la plupart des circonstances. Pour obtenir le papier parchemin, il suffit de tremper la feuille, pendant un intervalle de temps de cinq à vingt secondes, suivant la force de cette feuille, dans un bain de chlorure de zinc ou bien dans un mélange de 1 kilogramme d'acide sulfurique anglais avec 125 grammes d'eau. Par cette préparation, le papier, qui était de nature fibreuse, devient corné; il conserve sa blancheur, mais il est tenace et souple comme le parchemin véritable. Laisse pendant quelque temps dans l'eau, il ne tarde pas à devenir mou et flasque sans rien perdre de sa solidité; il reprend son aspect quand on le fait sécher. Le papier parchemin est employé pour l'impression des diplômes, des commissions, des titres, auxquels il importe d'assurer une longue durée; il peut également servir pour l'établissement des plans et des dessins; pour le coffrage des fioles, pots, flacons, etc., de la parfumerie, de la chimie et de la pharmacie; en chirurgie, il se substitue avec avantage au taffetas gommé, à la gutta-percha, à la toile cirée; enfin, n'a-t-on pas proposé de remplacer par le papier parchemin les boyaux avec lesquels la charcuterie confectionne ses saucisses et saucissons?

Les Norvégiens emploient encore fréquemment l'ancienne écriture gothique. Une réunion des instituteurs de la Norvège vient d'avoir lieu afin d'adopter, d'une manière défi-

nitive et générale les caractères latins, de formation et de lecture plus faciles. Du reste, il n'y avait guère plus que les vieillards qui tenaient aux anciens caractères, le commerce et les jeunes gens élevés dans les écoles des grandes villes faisant plutôt usage des caractères modernes.

La culture du lin absorbe dans le monde entier une étendue de 1,216,500 hectares produisant 519,350,000 kilogrammes de filasse. Dans ces chiffres, la France entre pour 65,000 hectares et 39 millions de kilogrammes; la Russie, pour 650,000 hectares et 227 millions de kilogrammes; la Prusse pour 125,000 hectares et 62 millions de kilogrammes. Les pays qui produisent proportionnellement la plus grande quantité de filasse de lin sur un espace donné sont la Hollande et la Belgique, où un hectare fournit 700 kilogrammes; la France vient ensuite avec un rendement moyen de 600 kilogrammes. Les terres allemandes ne donnent que 500 kilogrammes à l'hectare; celles d'Angleterre, 400; de Russie, 350.

La poste de système européen fonctionne au Japon avec quelques variantes que nécessitent les modes de locomotion du pays. Les dépêches, lettres et paquets, remis à l'administration postale, sont confiés par elle à des porteurs qui parcourent, toujours au pas de course, une étape réglementaire. Arrivé à un point de relai, le porteur agite une sonnette pour prévenir son successeur et, sans s'arrêter, remet son fardeau à celui-ci qui part sans plus tarder. Telle est la rapidité de la manœuvre qu'il n'y a pour ainsi dire aucune interruption dans la course. Ce nouveau service postal rend déjà de grands services aux négociants, surtout aux Européens. Ces derniers devaient auparavant confier leurs correspondances à des courriers spéciaux, très-rapides, très-honnêtes, mais aussi très-coûteux.

LES CANADIENS DE L'OUEST

CHARLES DE LANGLADE

(Suite.)

IV

Tandis que Charles de Langlade manifestait ainsi son courage dans des combats obscurs de tribu contre tribu, les événements se compliquaient en Canada et menaçaient de prendre une tournure sérieuse. De graves difficultés s'étaient élevées entre la France et l'Angleterre dans l'Acadie et la vallée de l'Ohio, au sujet de la délimitation des frontières; il y avait même déjà eu quelque rencontre sanglante dans les bois, quoiqu'on fut encore en paix, et il était évident que de part et d'autre on saisirait la première occasion d'en venir aux mains. Aussi le massacre d'un officier français, M. de Jumouville, envoyé en parlementaire auprès de Washington, à la tête d'une trentaine de soldats, dans le but de sommer les Anglais d'évacuer les retranchements qu'ils venaient d'élever dans l'Ohio, fut le signal de cette longue et terrible guerre de Sept Ans, qui devait mettre le feu aux deux mondes, et avoir des conséquences si désastreuses pour la France.

Vandreuil, gouverneur de la colonie, prit les mesures nécessaires pour tenir tête à l'ennemi, et s'empressa d'armer les troupes régulières et les milices canadiennes. Les sauvages du Nord-Ouest, joints aux coureurs de bois, si nombreux à cette époque, pouvaient aussi fournir un contingent précieux, et il n'hésita pas d'en confier le commandement à Charles de Langlade, dont les exploits étaient parvenus jusqu'à lui. Uni aux sauvages par les liens du sang, par des habitudes semblables, familier avec leurs dialectes, avec leur mode de faire la guerre, reconnu par sa bravoure et son habileté, jouissant d'une autorité et d'une influence incontestable, Langlade était bien l'homme de la situation.

A son appel, le tomahawk est détérré, les tribus s'arment avec empressement, et une foule de guerriers sauvages viennent se rallier à l'ombre du drapeau français. On remarquait à la tête de ces bandes indiennes plusieurs chefs célèbres, entre autres, croit-on, le fameux Pontiac, qui devait s'illustrer quelques années plus tard par sa conjuration contre les Anglais.

Après avoir organisé ses forces, Langlade reçut ordre de se diriger en toute hâte vers

le fort Duquesne, que le général Braddock, nouvellement arrivé d'Angleterre avec des troupes aguerries, allait tenter de s'emparer, afin de rejeter les Français au-delà de la vallée de l'Ohio.

Langlade arriva au fort Duquesne au commencement de juillet 1755. Le sieur de la Pérade ainsi que quelques Français et sauvages, envoyés à la découverte de l'armée ennemie, dont on épiait les moindres mouvements, annoncèrent, le 8 juillet qu'elle n'était plus qu'à une mi-journée de la rivière Monogahéla — la Malengueulée des Canadiens — et qu'elle s'avancait sur trois colonnes. A cette nouvelle, Contre-cœur, commandant du Fort Duquesne, ordonna à de Beaujeu de marcher à la rencontre de l'ennemi, à la tête de 250 Français et d'environ 650 sauvages.

Parti du fort, le 9 juillet, à 9 heures du matin, de Beaujeu se trouva à midi et demi en présence des Anglais, au moment même où ils faisaient halte sur la rive sud de la Monogahéla pour prendre leur diner. Les Français et les sauvages n'avaient pas été aperçus par l'ennemi, et ils s'embusquèrent avec soin dans les ravins et bois épais qui formaient une ceinture infranchissable sur la berge opposée.

Langlade comprit tout l'avantage de la position, et il se rendit de suite auprès de Beaujeu pour le presser d'engager l'action; mais le général français sembla faire la sourde oreille. Ne se tenant pas encore pour battu, il réunit alors les chefs sauvages, leur fit voir l'importance d'attaquer à l'instant les Anglais, et leur conseilla d'aller demander l'ordre pour commencer la bataille. De Beaujeu ne leur donna pas de réponse plus satisfaisante. Langlade fit alors une seconde démarche auprès du commandant français, et insista énergiquement sur la nécessité d'attaquer immédiatement l'ennemi. « Si l'on veut se battre, » lui dit-il, « il faut le faire tandis que les Anglais, ne soupçonnant pas le péril, ont mis leurs armes de côté, ou lorsqu'ils passeront à gué la rivière, car ils sont trop supérieurs en nombre pour leur résister en rase campagne. » De Beaujeu était évidemment découragé par la force de l'ennemi, et balançait sur le parti à prendre. Mais mettant enfin terme à ses hésitations, il commanda l'attaque.

L'action commença vigoureusement et prit l'armée de Braddock par surprise. Officiers et soldats coururent aux armes avec une telle précipitation, que beaucoup des premiers avaient encore leurs serviettes sur la poitrine lorsqu'on les trouva parmi les morts. Comme ils occupaient un terrain moins élevé que les Français, ils tirèrent bien au-dessus de leurs têtes et ne purent en atteindre qu'un petit nombre. Ceux-ci cachés derrière les arbres étaient pour ainsi dire invisibles, et ils répondaient au feu ennemi par une terrible fusillade qui semait la mort et la consternation dans les bataillons anglais. Finalement, les soldats de Braddock prirent la fuite et les Canadiens les chargèrent à coups de haches en les forçant de se jeter dans les eaux de la Monogahéla, où beaucoup se noyèrent.

Cette journée fut désastreuse pour les Anglais. Braddock qui avait voulu faire la guerre à l'européenne au milieu des bois de l'Ohio, et n'avait voulu prendre conseil de personne, paya son imprudence de sa vie et de la perte de la plus grande partie de son armée. Environ huit cents soldats et soixante trois officiers jonchèrent de leurs cadavres le champ de bataille, et un butin immense tomba entre les mains des Français. Sans les milices de la Virginie, commandées par Washington, qui protégèrent la retraite des débris de l'armée anglaise, il n'eût peut-être pas resté un seul soldat pour porter la nouvelle de sa défaite. Les Français ne perdirent que quarante hommes, et la plupart ne furent

pas tués par les balles anglaises, mais par les branches des arbres qui les abritaient, et qui furent violemment arrachées par le feu ennemi. Cette victoire fut d'autant plus éclatante que les Français n'avaient eu que des forces inférieures à opposer à l'armée de Braddock: ce qui faisait dire à Washington: « nous avons été battus, honnêtement battus par une poignée de Français. »

Après la déroute des Anglais, Langlade prit des mesures énergiques pour empêcher les sauvages de s'emparer des approvisionnements de liqueurs de l'ennemi: car, une fois sous l'influence de l'eau de feu, ils pouvaient se porter à des excès qui eussent terni l'éclat d'une aussi belle journée. Frustrés dans leur attente, les sauvages se mirent alors à la recherche des cadavres anglais gisant par centaines sur la rive ensanglantée. Plusieurs des officiers portaient de riches uniformes, et ils les dépouillèrent de tous les objets de valeur qu'ils pouvaient avoir sur eux.

En outre des indiens, plusieurs Canadiens prirent part au combat sous le commandement de Langlade, entre autres, son beau-frère, Souigny, son neveu, Gauthier de Niverville, Pierre Queret, La Choisie (?), La Fortune, Amable de Gere (?), Philippe de Rocheblave et Louis Hamelin. Tous méritèrent les félicitations de leur chef par leur brave conduite.

Les sauvages ne furent pas seuls à vouloir se partager les dépouilles des vaincus. La Choisie ayant trouvé sur le champ de bataille le cadavre d'un officier anglais revêtu d'un riche uniforme, Philippe de Rocheblave prétendit l'avoir aperçu au même moment. Le premier s'empara en tous cas de la bourse bien garnie de l'officier, mais l'autre maintint hautement qu'il y avait également droit, et ils se séparèrent après avoir échangé plus d'une parole amère.

Quoi qu'il en soit, La Choisie fut assassiné durant la nuit qui suivit ce différend, et on ne put retrouver sur lui la bourse que lui avait disputée de Rocheblave. On attribua tout naturellement à ce dernier la fin tragique de La Choisie, mais on ne put établir sa culpabilité. De Rocheblave était l'oncle de Pierre de Rocheblave, qui devint l'un des membres les plus importants de la Compagnie du Nord-Ouest, et siégea dans l'ancienne assemblée législative de Québec.

V

On ne saurait trouver la plupart des détails qu'on vient de lire dans aucun des écrivains qui ont raconté la bataille de la Monogahéla. Ils ne sont consignés ni dans le récit si élaboré de Winthrop Sargent, auteur de *History of Braddock's Expedition*, ni dans les relations officielles recueillies dans les archives du ministère de la guerre à Paris.

On pourra être surpris du rôle décisif que Langlade aurait eu dans cette bataille, l'une des plus remarquables dans l'histoire américaine; mais les preuves nombreuses qu'il a données de son génie militaire, les services éclatants et analogues qu'il eut pu rendre quelques années plus tard au siège de Québec, si on eût écouté ses pressants avis, comme on le verra plus loin, font voir qu'il n'est pas impossible que le mérite de cette victoire revienne de plein droit à Langlade.

Du reste, Langlade n'est pas seul à affirmer qu'il a pris une part importante à cette bataille. Un général et un officier anglais, écrivant quelques années après ce combat, affirment même que Langlade peut réclamer seul l'honneur de cet éclatant triomphe.

M. Anbury, officier dans l'armée du général Burgoyne, écrivait en 1771, des bords du lac Champlain: « ... Nous attendons les Ottawas ... Ils sont commandés par M. de Saint-Luc et M. de Langlade, tous